

geons pas. Nous avons rapproché les plants pour protéger les vignes, mais avec 250 litres d'eau au mètre carré tombés depuis fin juin et un sol gorgé d'eau... Les dégâts sont inévitables.

Cette année, Vincent De Busscher accuse 25 % de perte de ses plants de chardonnay. Une de ses parcelles est fichue, mais il ne baisse pas les bras. "75 % des grappes sont encore en place parce qu'on a lutté pour les sauver."

Les vignes ont aussi été effeuillées à la main pour dégager les grappes de raisin et leur permettre de sécher au soleil. "Cela a un coût, de 350 € à 400 € l'hectare en plus de ce qu'on faisait l'an passé", mais c'est un moindre mal par rapport à la perspective de tout perdre. Autre motif de consolation : ses autres cépages, meunier et pinot noir, sont sortis indemnes.

Au Chant d'Éole, le vignoble historique épargné

À quelques kilomètres de là, au Chant d'Éole à Quévy, le mildiou s'est aussi invité. Mais les dégâts sont assez limités, le vignoble bénéficiant d'une bonne exposition au vent et ayant anticipé le phénomène. "Nous nous en sortons très bien sur la partie du vignoble historique, le mildiou a surtout touché les jeunes plantations, explique Hubert Ewbank, directeur du vignoble. Dans les anciennes, nous avons pu maintenir les vignes en bonne santé car on a effeuillé très rapidement le côté nord, ce qui a permis d'aérer et de sécher rapidement nos grappes."

Comme au Mont des Anges, le procédé a été manuel. "À la machine, on risquait de transmettre le mildiou aux autres plants." Un travail "colossal en termes de main-d'œuvre pour maintenir la qualité de la vigne". Cette année, le Chant d'Éole a dû engager quatre saisonniers supplémentaires pour cette tâche. Un investissement nécessaire pour éviter la catastrophe.

Les regards sont désormais braqués sur septembre. "On espère un peu de chaleur et de soleil pour que le raisin soit suffisamment à maturité pour fermenter naturellement et ne pas devoir faire une champagnisation artificielle avec du sucre par la suite."

Et permettre de sauver une année où la nature ne voulait rien entendre.

Ugo Petropoulos